Ami du Clergé du 21 novembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Immaculée-Conception. — I. La sans tache et la toute belle, 641. — II. La nécessité de la grâce, 642.
Cours de prônes sur les Evangiles. — II. *2e Dim. de l'Avent :* Comment nous préparer au jugement, 644.
Petit Avent pour un nouvel avènement du Christ. — I. L'attente universelle, 646.
Pour les Premiers Vendredis. — II. *Décembre :* Vie de Jésus dans le sein de Marie, 649.
Pour la fête de S. Eloi. — *Allocution à des agriculteurs :* La parabole du semeur, 650.
Les personnages évangéliques. — LV. Hérode le Grand, 652. — LVI. Les bergers de Bethléem, 654.

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

LA SANS TACHE ET LA TOUTE BELLE

Mes frères,

C'est en cette fête surtout que l'Eglise chante à la gloire de la T. S. Vierge l'acclamation biblique : « Vous êtes toute belle et il n'y a pas de tache en vous. » (Cant., IV, 7).

Certes, on peut le dire de cette toute pure, à tous les âges et à tous les instants de sa vie.

Mais pour ces autres périodes, l'Eglise empruntera à nos Saints Livres d'autres louanges et la piété populaire lui trouvera d'autres symboles. Pour sa jeunesse, par exemple, nous l'appellerons Notre-Dame des Champs.

Le joli surnom champêtre et parfumé que ce vocable rustique ! Ses syllabes distillent la même poésie que le Cantique des Cantiques : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. » Quand on le prononce, la Vierge du Temple et de Nazareth apparaît soudain dans sa pureté, sa simplicité, sa fraîcheur d'âme et de vierge.

« Considérez les lis des champs comme ils croissent, disait Notre-Seigneur, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. » (Luc, XII, 27).

Avant que l'irradie sa gloire de Mère de Dieu, la jeune Nazaréenne que l'Archange saluera pleine de grâce, est plus richement diaprée que la prairie et plus odorante que les herbes aromatiques de la montagne.

L'Eglise lui chantera : « Nous courons à l'odeur de vos parfums » et les saints puiseront, sans le tarir, au symbolisme des fleurs pour la mettre sous nos yeux dans toute sa beauté virginale de lis sans tache et de rose mystique.

Mais l'acclamation de toute belle et de sans tache, elle seule la mérite à ce moment premier de l'existence, à cette minute de sa conception au sein de sa mère. Et ces mots nous donnent d'entrevoir en quelque sorte le double aspect de ce mystère.

Dès sa conception, la Vierge est sans tache, c'est-à-dire sans cette souillure du péché originel que contractent toutes les autres créatures humaines à ce moment mystérieux de l'union de l'âme et du corps en celle qui va leur donner la vie.

Mais aussi dès sa conception, la Vierge est toute belle, c'est-à dire que la grâce de Dieu envahit son âme de toutes parts et en fait un être de lumière et de beauté.

Arrêtons-nous à contempler ces deux aspects du mystère de l'Immaculée, pour apprendre à préserver nos âmes du péché et à les embellir de la grâce de Dieu.

I

Les enquêtes sur les apparitions de la Vierge enregistrent toujours la même réponse des voyants et des voyantes : ils ont aperçu une « belle Dame. »

Beauté totale, mais faite d'abord de pureté, et d'une pureté à part, de sa pureté originelle, comme chante l'Eglise : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas en vous de tache d'origine. »

Car la pureté est la première condition et le premier élément de la beauté. Sans fard ni ornement, la propreté d'un visage ou d'une toilette leur donne déjà de la grâce et de l'attrait. Une seule tache détruit une splendeur.

Et pour nous, le péché représente une souillure. Le théologien ne parle pas autrement que la maman qui gronde son petit : « Ne fais pas cela ; c'est laid, c'est vilain, c'est sale. »

Aucune tache sur la blanche robe de la Vierge, pas même ce péché originel inoculé à toutes les générations par Adam et Eve. Pareille aux courants, d'une autre couleur et d'une autre température, qui traversent l'Océan sans y confondre leurs eaux, elle sort de notre race sans en connaître les souillures. Elle est l'éclaircie, bleue comme sa ceinture de Massabielle, dans le ciel noir d'orage, la corolle d'une fraîcheur d'aube que le jardinier a protégée contre la morsure du soleil, la blanche colombe sauvée du déluge qui portera le rameau de la paix.

Avant de naître, dès sa conception au sein d'Anne sa mère, au moment même où Dieu unit son âme à son corps, elle est la *Virgo singularis*, la Vierge unique... car des milliards et des milliards de créatures humaines qui rempliront la terre, aucune ne partagera avec elle cette privauté qui la nomme : Je suis l'Immaculée-Conception.

II

A Lourdes qui fut et reste l'ostensoir de l'Immaculée, sur les pieds de la Vierge au rocher fleurissait une rose d'or. Révélation du plus resplendissant aspect du mystère !

Nous sommes les dupes de nos pauvres mots. Nous avons surtout le spectacle d'infirmités, de

laideurs, de l'imparfait... toujours du fini. C'est à coups de négations que nos langues expriment la perfection, celle de Marie par exemple : la sans-tache, l'immaculée.

Et nous en restons à cet effort pour dépasser nos horizons habituels, au lieu de contempler les merveilles qui se lèvent derrière l'écran écarté, comme le photographe qui se contenterait du négatif de sa pellicule.

Il faut développer.

Cette absence de tache originelle en Marie est en réalité présence de toutes les richesses divines dans son âme, que la grâce illumine et embrase.

De tous ses joyaux et de toutes ses fleurs cette grâce pare et relève la beauté de la sans-tache. Comme au jour où il créait l'homme à son image et ressemblance, et pour la première fois depuis, Dieu se reflète et se retrouve, dès qu'il sort de ses mains, dans ce miroir de sa sainteté.

Mais nous nous heurtons à l'inexprimable.

— Est-ce qu'elle était bien belle ? demandait une enfant à Bernadette Soubirous.

— Si belle que, lorsqu'on l'a vue, on ne pense qu'à mourir pour la revoir.

Et Bernadette n'avait perçu que le reflet sur le visage et dans les yeux de l'apparition !

Quand elle « *revit* » au ciel, ce fut une révélation : l'âme de la toute-belle sous l'éclairage de la lumière de gloire.

* *

Une jolie légende raconte que la Vierge de la Sainte Chapelle, à Paris, garda le cou incliné depuis qu'elle se pencha vers Duns Scot, venu s'agenouiller devant elle, avant de défendre le privilège de son immaculée conception.

Que la douce Vierge s'incline aussi vers nous qui sommes venus fêter aujourd'hui son singulier privilège.

Qu'elle se penche vers nous, pour que nous apercevions de plus près son indescriptible beauté, qui nous laisse, aux heures mauvaises des fallacieuses tentations, la nostalgie de sa pureté et de son visage. Quand on l'a vue, on ne pense plus qu'à mourir pour la revoir.

Qu'elle se penche vers nous pour nous encourager de ce signe de tendresse dans les luttes que déclanchent en nous les conséquences d'un péché dont sa prédestination de Mère de Dieu l'a préservée.

Qu'elle se penche vers nous avec la joie heureuse d'une mère qui retrouve dans son enfant sa propre image, parce que sa protection et notre générosité nous auront préservés du péché et approchés autant qu'il nous est possible de sa pureté.

Et, comme sa statue de la Sainte Chapelle, qu'elle reste inclinée vers nous maintenant, toute notre vie, jusqu'à l'heure de notre mort où elle viendra nous donner son baiser maternel en signe de bienvenue au seuil de notre paradis. Ainsi soit-il.

II

LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE

Gratia Dei sum id quod sum.
C'est par la grâce de Dieu que
je suis ce que je suis.
(I Cor., xv, 20).

Ces paroles de l'Apôtre, il me semble que Marie devait se les répéter souvent. C'était à coup sûr le sujet habituel de ses oraisons, le thème de ses colloques intimes avec Dieu, la source toujours jaillissante de sa reconnaissance et de son amour.

En les redisant, elle éprouvait une sainte joie, la joie de la vérité hautement proclamée et de la justice fidèlement rendue.

Plus divinement éclairée que toutes les intelligences créées, elle sondait mieux que tout autre le néant de la nature humaine et les abîmes de la grâce.

Sous cette dénomination, elle n'embrassait pas seulement l'existence et les dons naturels, grâce première sur laquelle toutes les autres viennent se greffer, mais aussi et surtout tous les bienfaits résultant de cette vocation sublime qui de l'homme fait un fils de Dieu, un associé de la nature divine, un héritier du royaume céleste.

Immaculée Conception, dons du Saint-Esprit, vertus infuses, union habituelle à Dieu, secours actuels, elle déclare tout devoir à la grâce. Ce qu'elle est, elle le sait, elle le reconnaît, mais elle confesse en même temps ne l'être que par la grâce de Dieu.

Pour être incomparablement moins élevés que Marie dans l'ordre surnaturel, pour être beaucoup moins richement doués, nous n'en sommes pas moins redevables nous mêmes à la grâce de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. Faute de lumières ou d'humilité, nous méconnaissons le rôle de la grâce dans notre vie ; ou si nous ne refusons pas d'attribuer à Dieu les dons naturels que nous possédons, nous n'attachons de prix qu'à ceux-ci, nous les cultivons à l'exclusion ou au détriment des dons surnaturels.

Il y a là une profonde injustice et une funeste erreur.

Aussi bien, en cette fête qui nous rappelle un des plus beaux triomphes de la grâce, je me propose de vous montrer que les meilleurs dons de la nature ne suffisent point sans la grâce pour mener l'homme à sa fin dernière et qu'ils sont impuissants à nous préserver de l'erreur et du mal.

I

N'en déplaise aux rationalistes, ennemis du surnaturel, aux libres-penseurs, aux impies de tous noms et de tous degrés, la destinée humaine ne se borne pas au temps, à la vie présente, à je ne sais quelle félicité terrestre. Plus haute est sa dignité, plus noble est sa fin.

Que nous le voulions ou non, nous portons en nous deux êtres : la créature, douée, selon sa na-

ture, d'intelligence et de liberté, et le chrétien, issu du cœur de Dieu, devenu, par suite du baptême, l'héritier des promesses divines, le frère adoptif du Verbe fait chair, associé à la vie divine, appelé à la connaissance pleine, entière, immédiate, à la possession parfaite, totale, éternelle du Souverain Bien, en un mot, surélevé audessus de sa nature et doté de privilèges auxquels celle-ci ne lui donne aucun titre.

Telle est la fin dernière de l'homme. Cette fin, nul n'est admis à la renier ; nul n'a le pouvoir de la changer, nul n'a le droit de s'y soustraire. Dieu ne l'a point fait dépendre du bon plaisir de chacun. Il l'a imposée à tous sans condition : tous ont le devoir de travailler à l'atteindre.

Mais si notre fin est surnaturelle, ne faut-il pas que les moyens d'y parvenir soient de même ordre ? C'est un principe de philosophie que les moyens doivent être proportionnés à la fin qu'ils veulent procurer.

Il est donc impossible à l'homme, sans un secours surnaturel, de désirer, de mériter la vie éternelle, de faire un pas vers le ciel. Demanderez-vous à un animal la spéculation laborieuse de la science, les déductions du philosophe, les envolées du génie ? Exigerez-vous de la plante l'instinct, les sensations, les phénomènes de l'être animé ? Quelque parfaits que soient un animal ou une fleur, jamais, par les ressources de leur nature, ils n'en franchiront les limites pour s'élever à un règne supérieur. Et nous attribuerions à notre nature finie la faculté de se hausser jusqu'à la vie divine, jusqu'à la connaissance, à l'amour et à la possession de l'Infini ? « Sans moi, dit Jésus, vous ne pouvez rien faire. » (Jo., xv, 5). « Comme la branche séparée de la vigne ne porte aucun fruit, ainsi vous serez stériles si vous ne demeurez en moi. » (Jo., xv, 4). La grâce est nécessaire à tous et toujours : nécessaire pour entrer dans la voie du salut, pour y marcher, pour s'y tenir, pour y rentrer si l'on vient à s'en écarter et pour y persévérer jusqu'au terme qui est la bienheureuse éternité.

Encore une fois, les efforts et les mérites humains ne comptent pour rien. Tous les dons naturels de l'esprit et du cœur ne sont assurément pas à dédaigner. Ils peuvent, si l'on sait en bien user, conduire à Dieu. Mais, sans le complément de la grâce, de quoi servent-ils ? « *Quid prodest ?* » (Marc, viii, 36). « De rien, a répondu S. Paul. *Nihil mihi prodest.* » (I Cor., xiii, 3).

Quoi ! Parce que vous auriez en partage la fortune, la puissance, le prestige, parce que vous êtes érudit et spirituel, parce que vous posséderiez toutes les qualités qui font l'homme sociable, vous pensez que Dieu vous sauvera ? Mais quelle relation y a-t-il entre ces vertus naturelles et la gloire céleste ? Il n'y a devant Dieu qu'un titre à l'éternelle félicité : c'est la foi accompagnée des œuvres. Il a précipité en enfer le plus beau de ses anges ; il condamnera au même supplice le plus grand des savants, l'homme le plus favorisé sous le rapport des qualités morales, s'ils vivent et meurent en dehors de son amitié.

Ainsi sans la grâce il n'est point de salut. J'ajoute que même en ce monde l'homme ne sait pas sans elle se préserver de l'erreur et du vice.

II

Impuissants à mener l'homme à sa fin dernière, les dons naturels ne suffisent pas à maintenir son esprit dans la vérité et son cœur dans ce degré de vertu à laquelle l'oblige l'honnêteté selon le monde.

Je ne sais aucune doctrine qui aille plus à l'encontre des idées courantes et qui excite davantage les révoltes de notre orgueilleuse raison.

Quoi ! l'homme ne pourrait se passer de Dieu ! Il ne trouverait pas en lui-même tout ce qui est nécessaire à la bonne direction de sa vie, en dehors de la religion il n'y aurait qu'erreur et dérèglement ! Arrière cet enseignement qui abaisse l'homme et le constitue dans un état de perpétuelle dépendance !

N'en déplaise à tous les prétendus apôtres de notre affranchissement, à tous les vengeurs de notre dignité soi-disant outragée, l'homme, s'il ne veut point trop déchoir, même en ce monde, a besoin du secours de la grâce.

J'en conviens ; par ses seules forces il peut connaître certaines vérités religieuses, pratiquer quelques vertus naturelles et se garder de certains vices. Notre nature n'est pas tellement atteinte par la déchéance originelle qu'elle soit incapable de tout bien. Mais de là à embrasser l'ensemble des vérités, à observer tous les préceptes, à repousser tous les assauts, à remporter toutes les victoires, il y a loin. On résiste quelque temps, mais tôt ou tard l'esprit s'égare, la volonté chancelle, la nature succombe.

Pour ce qui est de la vérité, on sait dans quelles aberrations sont tombés ces fameux sages en qui l'antiquité voyait des dieux plutôt que de simples mortels, ces philosophes dont les chaires groupaient tant de disciples. Leurs écrits fourmillent d'erreurs. Les principes les moins moralisateurs, les systèmes les plus contradictoires, les maximes les plus opposées s'y rencontrent. Eux-mêmes avouent les fluctuations dont ils sont le jouet et traduisent leur douloureux état en des accents parfois déchirants.

Si nous regardons le côté moral de l'humanité incroyante ou indifférente, nous y trouvons des égarements analogues. L'honnêteté simplement humaine est courte par plus d'un endroit. L'éducation première, le sens de sa propre dignité, les convenances, le souci de sa réputation ne suffisent pas longtemps à la maîtrise des mauvais instincts. Si l'on se tient à l'abri de certains excès, se préserve-t-on des autres ? Les mains sont-elles pures de toute indignité ? Les fortunes sont-elles édifiées sur la justice ? Le devoir professionnel est-il toujours consciencieusement rempli ? N'est-on point parvenu aux honneurs par de honteuses compromissions ?

Ils sont rares, de nos jours particulièrement, les hommes sans religion qui méritent le brevet d'honnêteté. Et ceux à qui on peut le décerner ne le doivent-ils pas encore à ce qui leur reste de sens chrétien ?

Je serai d'accord avec nos adversaires pour dire que les pratiquants ne sont pas exempts de défaillances. La religion ne rend pas plus impeccable qu'infaillible. Mais si le chrétien, même avec le secours de la prière et de la grâce, est encore sujet à des chutes, parfois même profondes, qu'en sera-t-il de l'homme qui repousse la grâce, qui ne la demande jamais et qui croit pouvoir toujours trouver en lui-même la force d'accomplir tous ses devoirs et de résister à tous les entraînements ?

Répétons donc avec l'Apôtre : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » Si nous avons devant Dieu quelque valeur, si nous ne nous reprochons pas de plus grandes déchéances, c'est à la grâce que nous le devons ; si un jour nous voulons être sauvés, c'est par la grâce que nous le serons.

Ne perdons point de vue notre destinée et n'oublions pas la grande faiblesse que nous sommes. A l'aide de cette double conviction, nous n'omettrons pas de nous faire mendiants auprès de Dieu, pour solliciter de sa bonté l'aumône de son secours en faveur de notre misère ; nous irons demander à la prière et aux sacrements la force dont notre nature est radicalement incapable, et si, à l'exemple de l'auguste Marie, nous y apportons notre effort personnel, si nous persévérons et grandissons dans l'amitié de notre Dieu, par l'intercession de la Vierge immaculée, nous mériterons un jour de partager son éternelle gloire. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

II

2e Dimanche de l'Avent

COMMENT NOUS PRÉPARER AU JUGEMENT

Mes frères,

Dans l'Evangile de dimanche dernier, l'Eglise nous invitait à songer fréquemment au jugement que nous subirons au sortir de ce monde. Dans celui d'aujourd'hui, elle nous apprend comment nous devons nous y préparer : c'est en nous attachant à Jésus-Christ qui nous jugera un jour, comme l'ont fait les disciples de S. Jean-Baptiste sur les instances de celui-ci, c'est en restant fermes dans le bien, en nous mortifiant et en sauvant les âmes, comme l'a fait S. Jean lui-même.

I

Depuis plusieurs années déjà, S. Jean, conduit par l'Esprit de Dieu, s'était retiré dans le désert de Judée et la région du Jourdain, baptisant et disant à tous : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche. » On allait à lui de toute la Judée et de toute la contrée du Jourdain ; on recevait de lui le baptême et tous confessaient leurs péchés.

Jean s'était gagné ainsi des disciples nombreux et dévoués, si dévoués qu'ayant appris les miracles que faisait Jésus et les foules qui s'attachaient à lui, ils en avaient pris ombrage, dans la crainte que la renommée et la popularité de Jésus ne portassent atteinte à celles de Jean leur maître. « Maître, étaient ils venus lui dire tout consternés, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain et à qui tu as rendu témoignage voilà qu'il baptise maintenant et tous vont à lui. »

Si Jean n'avait été qu'un homme vulgaire se recherchant lui-même, il se serait orgueilleusement réjoui de cet attachement à sa personne, il aurait éprouvé, et plus vivement encore que ses disciples, les mêmes sentiments de jalousie. Mais il ne veut que la gloire de Dieu et le salut des âmes, il déclare que c'est ainsi qu'il en doit être, qu'il en ressent une grande joie et que le temps est venu où l'influence de celui qu'ils jalousent doit croître et la sienne diminuer. Mieux que cela : mis en prison et prévoyant la mort prochaine qui l'attend, ne voulant pas mourir sans avoir gagné à la cause du Messie ces disciples fidèles et assuré le salut de leur âme, il les envoie trouver Jésus et lui poser cette question : « Etes-vous Celui qui doit venir, c'est-à-dire le Messie, ou devons nous en attendre un autre ? » Non pas que Jean ne sache à quoi s'en tenir lui-même à ce sujet : il sait bien que Jésus est le Messie attendu ; il a vu, après l'avoir baptisé, l'Esprit-Saint descendre sur lui en forme de colombe ; il a entendu Dieu le Père disant du haut du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien aimé. » Seulement il voudrait faire partager sa conviction à ses disciples et il pense que le meilleur moyen est de les envoyer vers lui, persuadé qu'en voyant sa sainteté, qu'en entendant ses enseignements, en constatant de leurs yeux ses miracles, ils ne pourront résister à l'évidence.

Ah ! m. f., que la conduite de S. Jean envers ses disciples est instructive ! Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ ; le Précurseur le sait et voilà pourquoi il veut que ses disciples s'attachent non à sa propre personne, mais à celle du Sauveur. Eh bien ! m. f., nous non plus nous ne pouvons être sauvés que par Jésus-Christ, et voilà pourquoi c'est à lui seul qu'il faut nous attacher. C'est pour lui plaire à lui surtout qu'il faut éviter le mal et faire le bien. Ce n'est donc pas pour nous être agréables à nous, ses ministres, qu'il faut venir aux offices, assister aux exercices de piété, fréquenter les sacrements. Sans doute, c'est pour nous une grande consolation de vous voir vivre en bons chrétiens et répondre à nos invitations, mais nous ne sommes, comme S. Jean, que les envoyés de Dieu, et ces invitations, c'est lui qui vous les adresse par notre bouche et c'est à lui-même qu'il faut vouloir obéir et plaire en y répondant. Si vous agissez toujours dans ces vues sur-

naturelles, votre ferveur au service de Dieu ne dépendra pas de la sympathie plus ou moins grande que nous pouvons vous inspirer, vous ne remplirez pas vos devoirs de chrétiens ou vous ne les omettrez pas parce que votre curé vous plaît ou vous déplaît ; vous les accomplirez, quoi qu'il arrive, parce que telle est la volonté de Dieu et que vous serez jugés un jour sur la manière dont vous vous en serez acquittés.

II

A plus forte raison ne devons-nous pas nous attacher aux apôtres de l'erreur, si nombreux aujourd'hui. La façon dont Notre-Seigneur répond aux envoyés de Jean-Baptiste nous indique le moyen de le distinguer d'eux et nous fournit les raisons de nous attacher à lui.

Lorsque ces envoyés furent arrivés près de Jésus, ils lui transmirent la demande dont le Précurseur les a chargés : « Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus ne leur répond pas directement : « Oui, je le suis, » car ils pourraient suspecter le témoignage qu'il se rendrait ainsi, comme étant intéressé. Il fait mieux que leur affirmer qu'il est le Messie promis, il le leur prouve en réalisant sous leurs yeux la prophétie d'Isaïe annonçant la venue du Sauveur et les œuvres qu'il accomplira : « Alors Dieu viendra lui-même et vous sauvera, avait dit le prophète. Alors les yeux des aveugles verront le jour et les oreilles des sourds seront ouvertes, le boiteux bondira comme le cerf et la langue des muets sera déliée. » (Is., XXXV, 4).

Après que les disciples de Jean ont été les témoins aussi émerveillés qu'édifiés de tous ces miracles, Jésus leur dit : « Eh bien ! maintenant, allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'évangile est annoncé aux pauvres. » Jean, nous l'avons dit, n'avait pas besoin de ces prodiges ni de ces preuves pour croire à la divinité de Jésus, mais ses disciples en avaient besoin et elle suffirent à la plupart d'entre eux pour les convaincre et les gagner au divin Maître.

Ces preuves continuent d'être sous nos yeux et nous rendent facile le choix entre les apôtres de l'erreur et Notre-Seigneur. De temps en temps, aujourd'hui encore, pour affermir notre foi, Jésus-Christ rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Que de miracles, par exemple, ont lieu chaque année à Lourdes, en faveur des infirmes de toute sorte ! Que d'hôpitaux fondés par la charité chrétienne pour soulager, sinon guérir toutes les misères ! Que les ennemis de la religion en fassent autant ! Ces prodiges, rares dans l'ordre physique, ont lieu par contre tous les jours dans l'ordre moral. C'est tous les jours que de pauvres aveugles ouvrent les yeux aux lumières de la foi et se convertissent, c'est tous les jours que des malheureux, jusque-là sourds aux reproches de leur conscience et aux appels de Dieu, finissent par les entendre, c'est tous les jours que de pauvres boiteux, de pauvres âmes chancelantes sont affermies dans le bien, tous les jours que de pauvres coupables sont purifiés de la lèpre du péché et ressuscitent à la vie de la grâce.

Comme les doctrines prêchées par les ennemis de la religion sont loin de produire ces salutaires effets dans les âmes ! Eux aussi prêchent l'évangile aux pauvres, mais ce n'est pas, comme celui de Jésus-Christ, l'évangile de la paix, mais celui de la haine qui provoque les guerres et fomente les révolutions, qui arme les classes sociales et soulève les nations les unes contre les autres. A cette vue, comment hésiterions-nous à reconnaître en Jésus-Christ le seul Sauveur et dans sa sainte religion la vraie et seule religion qui peut assurer notre bonheur ici-bas et nous ménager au sortir de ce monde un jugement favorable ?

III

Mais ce jugement sera la récompense de nos œuvres et non pas seulement de notre foi. Quelles œuvres nous faut il donc accomplir ? Celles qu'a accomplies S. Jean et qui lui valent d'être glorifié par Notre Seigneur.

Il nous le donne tout d'abord comme modèle de fermeté : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert, demande-t il à ceux qui l'entourent. Un roseau agité par le vent ? » un homme sans caractère et sans courage, bêlant avec les moutons et hurlant avec les loups, se laissant influencer par les exemples, les discours, les flatteries ou les menaces, disant *oui* ou *non* selon qu'il a intérêt à dire l'un ou l'autre ? Ah ! non, Jean n'est pas ce roseau qui plie à tous les vents, lui qui au contraire a tenu bon devant Hérode et n'a pas craint de lui dire : « *Non licet* » Il n'est pas permis de vous conduire comme vous le faites, la présence de votre belle-sœur dans votre palais est un scandale. Les menaces n'ont pu le faire trembler et même la prison et la perspective de la mort ne peuvent ébranler son énergique fermeté.

Voilà ce que nous devons être, m. f., au service de Dieu. C'est en servant Jésus-Christ sans peur et sans respect humain que nous nous ménagerons un jugement favorable, puisqu'il a promis de reconnaître comme siens devant son Père ceux qui l'auront reconnu devant les hommes, qu'il a menacé au contraire de rougir de ceux qui auront rougi de lui ici bas.

Notre Seigneur nous propose ensuite S. Jean comme un modèle d'austérité et de pénitence : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert, continue-t-il. Un homme vêtu avec mollesse ? Vous savez que ceux qui s'habillent ainsi sont dans les maisons des rois. » Avant de prêcher la pénitence, S. Jean l'a pratiquée, depuis de longues années il mène dans le désert une vie extrêmement mortifiée, n'ayant pour vêtement qu'une tunique faite de poils de chameau, pour nourriture que des

sauterelles et le miel sauvage qu'il trouve au creux des rochers, pour couche que le sol durci et brûlé par le soleil.

La pénitence, voilà donc encore une vertu qu'il nous faut pratiquer si nous voulons trouver bon accueil au tribunal de Dieu. Nous avons tous péché ; pour que ces péchés ne s'élèvent pas un jour contre nous, il nous faut les expier tandis que nous le pouvons encore, car Notre-Seigneur nous a prévenus : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » Ce n'est pas assez de n'avoir pas de péchés, il nous faut avoir des mérites pour entrer au ciel et c'est en peinant et en souffrant à la suite de Notre-Seigneur que nous les acquerrons. « Si quelqu'un veut venir après moi, a encore dit ce divin Sauveur, qu'il se renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. »

Enfin une troisième vertu que S. Jean a pratiquée et que Notre-Seigneur souligne dans cet Evangile, c'est le zèle : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un prophète ? Oui, je vous assure, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il a été dit : « Voilà que j'envoie mon ange devant vous qui me préparera la voie par où vous devez marcher. »

Qu'a été toute la vie de S. Jean, sinon un effort perpétuel pour préparer les âmes de ses compatriotes à la venue du Messie et les gagner à sa cause ? Voilà, m. f., ce que nous devons faire nous aussi. Si nous voulons sauver notre âme, il nous faut travailler à sauver celle des autres. Pères et mères, travaillez donc à sauver l'âme de vos enfants par vos conseils, votre vigilance, vos corrections et surtout vos bons exemples. Vous tous qui êtes revêtus de quelque autorité, usez-en pour sauver l'âme de vos inférieurs. Vous tous qui jouissez de quelque prestige ou de quelque influence, servez-vous-en pour faire le bien autour de vous par vos encouragements et vos conseils. Vous surtout qui avez des loisirs, employez-les à suppléer le prêtre en prenant soin de l'église, en visitant les malades, en organisant et en présidant les exercices de piété dans vos paroisses sans pasteurs, en faisant le catéchisme aux enfants, en exerçant, selon les circonstances et vos moyens, les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, et au jour du Jugement vous aurez le bonheur d'entendre le Souverain Juge vous dire : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du trône qui vous a été préparé, car tout ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Ainsi soit-il.

PETIT AVENT POUR UN NOUVEL AVÈNEMENT DU CHRIST

I

L'ATTENTE UNIVERSELLE

Mes frères,

L'heure venue, « la voix du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie » Heure solennelle, que l'historien sacré a voulu marquer par une profusion de détails : « L'an quinzième de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée... Anne et Caïphe étant grands-prêtres. » (Luc, III, 1-2). C'était l'heure pour Jean-Baptiste de sortir de sa retraite et de son silence, et de venir aux rives du Jourdain annoncer le Messie, car l'univers tout entier attendait son Sauveur et le Christ allait paraître.

Or il semble qu'en notre vingtième siècle, dans le désarroi et les malheurs des temps présents, le monde entier se tourne du côté du Messie ; c'est donc l'heure pour tout catholique digne de ce nom, de prendre conscience et de la valeur sociale de sa religion et de ses responsabilités ; puis, secouant sa paresse, de se mettre résolument au travail pour bâtir un ordre social chrétien et préparer dans les âmes un nouvel avènement du Christ.

I. — *Le salut par le Christ*

Notre siècle de matérialisme a pratiquement nié Dieu et l'âme ; on a pensé que l'Evangile, code de salut éternel, n'avait rien à dire sur l'organisation des sociétés et sur le gouvernement des peuples ; on a voulu bâtir sans Dieu une société nouvelle, un paradis terrestre. L'homme est arrivé à supprimer les distances, à vaincre les éléments ; il a transformé ses conditions de vie, multiplié ses plaisirs. A des esprits manquant de clairvoyance, il était relativement facile de montrer dans le progrès l'aube d'une vie nouvelle, la victoire décisive du bonheur sur la souffrance à jamais bannie de la terre.

Hélas ! nous assistons à la double faillite de la science et du progrès impuissants l'un et l'autre à sauver de la débâcle la société actuelle. Et tandis que l'on travaille à grand'peine à maintenir la paix au dedans et au dehors, à rendre la confiance au pays, à redonner activité et vie à tous les organismes de la société, les esprits clairvoyants, même dans les rangs des non-catholiques, font appel aux forces spirituelles.

C'est qu'en effet ce sont les idées et les passions qui mènent le monde ; on a pratiquement nié l'âme et sa destinée éternelle, on a voulu voir dans l'homme avant tout et uniquement l'être terrestre, et on a négligé de former les esprits et de tremper les caractères. Et qu'est-il arrivé ? Des idées fausses, entretenues par des fauteurs de désordre, et des passions déchaînées ont bouleversé l'ordre social.

L'homme, en effet, est un être intelligent et libre : en conséquence, il n'est point conduit par un instinct aveugle, comme l'animal, vers un but nécessaire et toujours identique. Il gouverne lui-même sa vie vers un but qu'il s'est donné librement ; tout homme travaille pour une fin, a un idéal qui régit toute son activité. Idéal plus ou moins élevé, allant du plaisir le plus vil et le plus

égoïste au dévouement et à l'oubli de soi le plus héroïque.

Si donc cette idée centrale qui gouverne la vie d'un homme est juste, je veux dire conforme à sa vraie destinée, tout est pour le mieux. Mais si cette idée est fausse, cet être s'égare comme celui qui a pris un mauvais chemin, et plus il avance et plus il se perd. Et s'ils sont ainsi des milliers, des millions d'égarés, qui ne voit les tristes conséquences pour l'ordre social ?

Mais il n'y a pas que les idées qui mènent le monde ; les passions aussi ont leur grande influence, et si elles ne sont contrôlées et disciplinées, elles sont la source de nombreux écarts. Ce sont elles qui troublent les idées, qui déforment les esprits et les consciences, font naître et entretiennent les préjugés, qui séparent les classes sociales et les dressent les unes contre les autres : passion de l'argent, qui divise patrons et ouvriers, maîtres et serviteurs, riches et pauvres ; passion de la gloire et du pouvoir, qui divise chefs et sujets, gouvernants et gouvernés ; passion du plaisir aussi, qui entretient l'égoïsme et tue l'entr'aide et la charité.

Et devant la menace des erreurs et des passions, voici que les hommes s'effraient et se disent : Où allons-nous ? Leurs yeux s'ouvrent et ils commencent à comprendre que pour faire une société viable, un ordre social stable, équilibré, il faut donner aux esprits la vérité qui préserve des faux pas, aux volontés l'énergie qui commande aux passions et maintient dans le devoir, aux cœurs la charité qui coordonne les efforts de tous en vue du bien commun.

Or nous chrétiens, nous entendons encore retentir à nos oreilles l'écho prolongé de ces paroles du Christ : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » (Jo., XIV, 6). « Je suis la lumière du monde » (Jo., VIII, 12). « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres » (Jo., VIII, 12). Nous savons quelle puissance possède contre ses passions une âme chrétienne qui craint les jugements de Dieu, qui attend une juste compensation aux peines de cette vie, qui croit à la récompense éternelle. Et devant nos yeux, sans cesse nous voyons se dresser la grande figure de Celui qui fut un ami si bon et si dévoué, qui a fait tant de bien, et qui, en quittant ce monde, a laissé aux hommes ce code de vie sociale : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jo., XV, 12).

Et nous savons que le Sauveur vers lequel semblent se tourner tous les yeux, se tendre les bras, s'orienter les cœurs, c'est le Christ Jésus, le Christ qui ne se trompe pas, qui ne peut pas tromper, le Christ qui a les paroles de la vie éternelle, le Christ qui est le foyer ardent de la charité.

II. — *Les organisateurs d'un ordre social chrétien*

Sachant cela, m. f., nous devons sortir de notre léthargie, de ce sommeil spirituel dans lequel peut être nous avons vécu jusqu'ici ; nous devons sortir de notre retraite où paisiblement nous préparions notre salut personnel. Comme à Jean-Baptiste, la voix du Seigneur se fait entendre : « Préparez les voies du Seigneur. » (Luc, III, 3-4).

Car la foi que nous avons reçue, que nous avons gardée, ce n'est pas un bien privé que nous pouvons conserver pour nous en égoïstes, en remerciant Dieu d'avoir pensé à nous et en accordant aux autres tout juste un regard de pitié. La foi que nous avons reçue, c'est un bien commun que nous devons partager avec nos frères, c'est un pain de vie : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Luc, IV, 4). C'est un pain de vie qui doit être rompu avec nos proches.

Notre foi, c'est encore un bien de famille, qui ne doit pas dormir infructueux, mais qui par notre travail doit fructifier pour faire vivre la grande famille humaine tout entière.

Notre foi, c'est un talent que nous ne devons pas enfouir, comme le serviteur paresseux, pour le remettre intact, au jour de la reddition des comptes, entre les mains du Souverain Juge. C'est un talent qui doit être exploité, utilisé, multiplié.

Notre foi, c'est aussi un flambeau. Place-t-on la lumière sous le boisseau ? Non, mais on a soin de l'élever, au contraire, bien haut, de la placer sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Notre foi, allons-nous la garder au fond de notre cœur, comme une veilleuse fidèle, qui éclaire notre route seulement, alors qu'elle doit être portée haute et fière, pour projeter sa lumière sur ceux qui marchent autour de nous ?

L'espérance qui habite nos âmes, qui nous console dans nos peines, qui nous soutient dans les difficultés, qui inspire nos bonnes œuvres, nous détourne du mal, c'est aussi un bien de famille. Et par la bonté, par la charité, nous avons l'obligation de la rendre aux âmes touchées par le malheur, le découragement, la honte ou la misère morale.

La grâce qui circule dans nos âmes, apportée par les sacrements, la grâce reçue du Christ, c'est un principe de vie que nous ne pouvons garder jalousement. Comme la branche ne reçoit la sève que pour grandir, se multiplier, porter du fruit, de même notre âme ne reçoit la grâce que pour grandir, et fructifier, c'est-à-dire augmenter chaque jour le rayonnement de ses vertus et communiquer à d'autres notre esprit, nos lumières, nos bonnes œuvres.

La grâce que nous avons reçue, c'est une vie, et cette vie nous devons la transmettre à d'autres êtres, à plusieurs autres, au plus grand nombre possible, qui à leur tour auront la même obligation et la même tâche à remplir.

Mais vous direz peut-être : « Que les âmes viennent à nous, nous ne refuserons pas de les instruire, de leur donner des conseils, de les aider. Mais, insouciantes de leur salut, elles ne se préoccupent point de vérité et de vertu. Elles prennent

leurs responsabilités et la nôtre est dégagée. » Comme ce serait mal raisonner, m. f. ! Demande-t-on au malade de se traîner lui-même vers son infirmière, ou plutôt demande-t-on à l'infirmière de se rendre au chevet du malade ? Les âmes qui vivent loin de Dieu sont des malades, d'autant plus dignes de pitié qu'ils ignorent la profondeur de leur mal. Ce n'est pas à eux à venir à nous, car ils ne le peuvent pas, mais c'est à nous à aller à eux.

Manquer à ce devoir, ce serait par notre faute priver de la vérité et de la vie des âmes qui devaient être par nous éclairées, ressuscitées, sauvées.

Car nous sommes tous membres d'une même famille ; Dieu est notre Père et nous sommes tous frères. Dans une famille, nul ne reste inactif, dès qu'il peut gagner sa vie ; nul aussi ne travaille exclusivement pour lui, mais chacun verse ses gains à la caisse commune où chacun puise ensuite selon ses besoins. Ainsi, dans la famille de Dieu, les forts doivent travailler pour les faibles et les malades, je veux dire les pauvres égarés, qu'il faut guérir et sauver.

Nous sommes aussi les membres d'un même corps. Dans un corps, les yeux servent la cause des autres membres : ils guident les pas, ils permettent le travail ; quelle activité serait possible si nous perdions la vue ? Eh bien ! nous sommes la lumière du monde ; ce n'est pas moi qui le dis, mais le Christ : « Vous êtes la lumière du monde » (Math., VI, 4). Nous devons donc servir ceux qui ne voient pas, les instruire et les guider, afin qu'ils puissent, au lieu de dormir dans les ombres de la mort, s'orienter vers leur destinée éternelle, vers le bonheur.

III. — *Les moyens à employer*

Il est donc établi que nous, chrétiens, nous devenons les sauveurs du monde, car c'est entre nos mains que sont les remèdes aux maux actuels, nous sommes les nouveaux précurseurs du Messie. Mais comment nous acquitter d'une tâche aussi délicate et aussi lourde ?

De quoi s'agit-il, m. f. ? De redonner le Christ aux âmes et par lui la vérité, l'espérance, la charité. Et cet esprit, cette lumière, cette force morale, où les avons-nous puisés, où sont allés les chercher les maîtres de qui nous les tenons ? Dans un petit livre qui se nomme l'Evangile : c'est ce petit livre que nous allons rouvrir, relire, méditer.

A sa lumière, nous commencerons par contrôler et les idées qui mènent le monde et nos idées et jugements personnels. De crainte de nous tromper et, en voulant détourner les autres d'une erreur, de les égarer dans une autre direction, nous commencerons par nous réformer nous-mêmes.

Le manque d'expérience, l'ignorance de la vie a pu nous faire mal comprendre, au temps du catéchisme, certaines obligations graves. Le temps et l'oubli, peut-être même une certaine indifférence religieuse, ont pu falsifier en nous l'esprit chrétien. Le monde dans lequel nous vivons a plus ou moins déteint sur nous et nous avons pu nous laisser envahir par son esprit qui est à l'encontre de l'esprit de l'Evangile. Enfin des fautes personnelles ont pu nous conduire à diminuer la rigueur de certains commandements, pour nous donner une apparence d'excuse.

Prenons garde de ne donner au monde qu'une vérité diminuée, déformée, vidée de sa fécondité et de son pouvoir guérisseur, pour être passée par nos esprits faussés. Et pour éviter cet écueil, reprenons contact avec l'Evangile et redressons tout ce qui est inexact, corrigeons tout ce qui a besoin d'être corrigé.

Un second travail consistera à mettre notre vie en accord avec l'Evangile, car c'est en vain que nous porterions la vérité aux autres si nos actes démentaient nos paroles. « Voici comment votre lumière doit briller devant les hommes : vous serez la lumière du monde par vos bonnes actions qui inciteront les autres à glorifier Dieu. » (Math., VI, 6). Or notre religion n'est pas une étiquette, ce n'est pas un manteau dont se couvriraient notre pauvreté spirituelle et nos misères morales, en se donnant une teinte de piété; notre religion, ce n'est pas une formule ou seulement un culte : notre religion, c'est une vie, non pas une portion de notre vie, mais notre vie tout entière, réglée sur l'évangile, surnaturalisée par la grâce, fécondée par la charité.

Il nous faut penser en chrétiens, mais aussi travailler en chrétiens, voir dans le travail le plus humble la part d'ouvrage que le Père de famille nous a assignée en vue du bien de tous, et donc travailler dans une pensée d'obéissance filiale et de charité fraternelle. Il nous faut aussi des distractions, des amitiés, des joies chrétiennes ; sur tous les détails de notre vie, l'Evangile a son mot à dire et nous avons à organiser toute notre vie d'après cet enseignement.

Ainsi armés et unis au Christ par la grâce comme la branche au cep et comme l'instrument à l'ouvrier, nous irons porter le flambeau d'une *vie* chrétienne dans tous les milieux. Puisque les âmes ne viennent plus au prêtre et au Christ, c'est nous, les catholiques, qui irons à eux et qui leur porterons le Christ. Et où irons-nous ? Partout, à l'usine, au bureau, à la terre, à l'école, à la mer même. Partout, sur le terrain même de notre vie de travail, nous montrerons comment un chrétien comprend son devoir, et notre conscience professionnelle, notre dignité morale, notre amitié désintéressée seront le flambeau qui éclaire, le sel qui purifie, le foyer qui réchauffe. Par la communion même nous porterons le Christ dans tous les milieux, et, petit à petit, les âmes reprendront contact avec la vérité et la grâce de Jésus. Alors seront posées les bases solides d'un nouvel ordre social : le retour de tous à l'esprit de l'Evangile.

* *

Nous allons en détail étudier cette triple activité : contact avec l'Evangile pour y retrouver l'idée juste d'un ordre social chrétien, pour réformer notre vie personnelle dans un sens vraiment chrétien, pour y enflammer notre zèle et y apprendre par quelle voie de bonté nous réussirons la conquête de nos frères.

Et puissions-nous faire notre idéal de l'exemple de Jean-Baptiste, à savoir : que partout où nous aurons passé, ville ou village, atelier ou bureau, usine ou école, le Christ puisse venir et être accueilli comme un sauveur et un ami. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

II

Décembre

VIE DE JÉSUS DANS LE SEIN DE MARIE

SOMMAIRE. — 1° Vie d'anéantissement voulu.
2° Vie de prière.
3° Vie d'offrande à Dieu pour le salut des hommes.

Mes chers enfants,

La pensée de l'Avent qui est consacré à l'expectation ou attente de la naissance de Jésus, ne doit pas nous empêcher, en ce premier vendredi du mois, de parler du Sacré-Cœur. Au contraire, ne nous amène-t-elle pas comme naturellement à considérer le Cœur de Jésus enfant, mais de Jésus enfant avant sa naissance, alors qu'il était encore enfermé dans la chaste retraite du sein maternel ?

* *

Car ne croyez pas que ce temps d'humiliation, auquel il s'est condamné pour passer par toutes les infirmités de la nature humaine, ait été pour lui, comme il l'est pour les autres, un temps de sommeil ou presque de mort. Non, aussitôt que son âme sainte a animé son corps, le divin Enfant a joui de la plénitude de la raison.

Même dans cet état d'obscurité et d'impuissance apparente, à cause de son union hypostatique avec le Verbe, il possédait, à un degré de perfection que nous ne saurions concevoir, l'intelligence et la volonté, et dès lors de quels sentiments, de quels actes intérieurs, de quels désirs son Cœur naissant ne devenait-il pas le principe et le siège !

I

Ce qui nous apparaît d'abord en lui, c'est son amour, je dirais plutôt sa passion de l'anéantissement.

En venant dans la famille humaine, il aurait pu s'entourer de magnificence, d'honneurs, de puissance. Il y avait droit en tant que Dieu ; et s'il avait voulu cet éclat, sur un signe de sa volonté, toutes les créatures se seraient empressées pour le lui donner. Oui, mais à cet éclat il a préféré les ténèbres d'une prison.

Adam, le premier homme, parut d'abord sur la terre à l'état d'homme fait. Pourquoi celui qui devait être le nouvel Adam ne se serait-il pas montré dans le même état ? C'eût été déjà un assez grand abaissement que de descendre jusqu'à notre pauvre condition. Oui, mais cet abaissement ne lui a pas suffi, il a voulu descendre encore davantage.

Cette obscure existence dont nous parlons, est sans doute accompagnée de faits merveilleux : il devait en être ainsi, puisque tout y est divin. Oui, mais ces faits merveilleux, le ciel seul les connaît : extérieurement il n'en paraît rien, il n'y a que le silence et l'oubli. Il s'est donc fait véritablement le Dieu anéanti ! Et il semble que, malgré sa toute-puissance, il ne pouvait pas pousser plus loin son anéantissement.

Que nous sommes donc mal venus, après cela, à nous montrer si fiers, si orgueilleux, quand d'ailleurs nos mérites sont si modestes, à rechercher avec tant de préoccupation la louange et l'admiration d'autrui, à vouloir toujours nous mettre en évidence, à ne pas pouvoir supporter la moindre humiliation, même quand elle est méritée ! Sommes-nous donc alors les vrais disciples de Jésus, qui, dès son premier instant, s'est volontairement humilié, anéanti ? O Jésus, rendez nos cœurs semblables au vôtre !

II

En second lieu, voyons à quoi s'occupe déjà ce divin Enfant. A quoi passe-t-il les longues heures de sa captivité ? A prier. Ce qu'il ne cessera pas de faire plus tard dans le tabernacle de nos églises, enfermé dans le ciboire, caché sous les apparences de la petite hostie, il le fait déjà dans le précieux ciboire qu'est le sein de sa mère, en attendant le moment de sa naissance.

Qui pourra jamais se faire une idée de ces entretiens, de ces colloques intimes avec son Père ! Avec quel respect il l'adore ! Dans quel ravissement il contemple sa beauté, ses perfections ! Avec quelle ferveur il lui exprime son amour ! De quel cœur reconnaissant il le remercie de sa libéralité, qui ne se fatigue jamais de répandre des bienfaits ! Avec quelle charitable, confiante et humble insistance il intercède pour les misères qui ont besoin d'être secourues !

Si la prière honore d'autant plus celui à qui elle s'adresse, que la personne qui prie est d'un rang plus élevé, combien la prière de notre divin Sauveur doit être agréable à Dieu ! Car ici ce n'est pas une pauvre créature qui s'adresse au Créateur : c'est un Dieu qui s'adresse à Dieu. Pour la première fois sur la terre, pour la première fois de la part de sa créature, Dieu reçoit des honneurs, des hommages tels qu'il les mérite.

Et cette prière ne cesse jamais. Quand sa mère se livre au devoir de la prière, et nous pouvons croire que ces moments étaient nombreux dans la journée de la Sainte Vierge, l'enfant prie avec elle. Mais lorsque la prière de la mère s'inter-

rompt, soit parce qu'il faut vaquer aux soins du ménage, soit parce qu'après la fatigue du jour un sommeil réparateur devient nécessaire, la prière de l'enfant ne s'interrompt pas, elle continue toujours.

O Jésus, notre doux modèle, donnez-nous donc le goût de la prière, apprenez-nous à prier. Nous avons tant besoin de ce secours, au milieu des ténèbres de la vie, pour nous éclairer, sous la menace incessante des passions, pour nous garder à l'abri du mal !

III

Considérons enfin le désir qui déjà remplit son Cœur et qui est de sauver les hommes. Il veut les sauver sans doute pour la manifestation de la gloire de Dieu, qui se montrera d'une manière souveraine dans l'œuvre de la Rédemption, mais aussi parce qu'il est touché de commisération en présence de leur infortune.

Ils sont déchus de l'état surnaturel où Dieu les avait appelés, il veut les y ramener. Ils ont perdu la vie divine, qu'ils avaient gratuitement reçue, il veut leur procurer les moyens de la recouvrer. Ils sont devenus les ennemis de Dieu, il veut les réconcilier avec lui. Ils se sont placés volontairement sous la domination du démon, où ils ne trouvent que déceptions et souffrances, il veut briser cette domination, il veut mettre fin à ce dur esclavage.

Et déjà il s'offre en victime. Dès sa première aspiration, il s'offre dans le sein de sa mère, en attendant qu'il puisse s'offrir sur la croix. Il s'offre à payer une rançon surabondante pour les coupables, en attendant qu'il puisse verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Mais l'avenir lui ouvre de douloureuses perspectives. Il voit que beaucoup d'hommes ne profiteront pas de la Rédemption. Ils préfèreront sacrifier à leur orgueil et à leurs passions plutôt que de répondre aux appels de la miséricorde divine. Il y en aura même, ô comble d'ingratitude ! qui blasphèmeront et s'acharneront contre son œuvre rédemptrice. Son tendre Cœur en ressent une tristesse extrême, comme celle qui plus tard produira la sueur de sang. Mais n'importe ! *Fiat !* Abandonnant ces malheureux à leur sens réprouvé, pour la gloire de Dieu et pour les hommes qui voudront en profiter, il s'immolera et il commence déjà son immolation.

Oh ! quel amour généreux et en même temps combien attendrissant chez ce petit être dont le cœur commence à peine à battre ! O Jésus, brûlez nos cœurs au feu du vôtre.

* *

Mes chers enfants, l'Eglise, pendant ce temps de l'Avent, met dans sa liturgie des appels incessants à la venue du Messie et vous en répétez un bien gracieux le dimanche à vêpres : « Cieux, répandez d'en haut votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste. Que la terre s'entr'ouvre et qu'elle germe le Sauveur. » Unissez-vous de tout cœur à la voix de l'Eglise, appelez de vos vœux les plus ardents la venue du Messie, mais surtout préparez-vous à lui faire un accueil qui le comble de joie. Comment lui préparerez-vous cet accueil ? Par la pratique de l'humilité, la fidélité à la prière, une volonté efficace de travailler à l'œuvre de votre salut, en un mot par ces vertus, ces sentiments dont, nous venons de le voir, son Cœur d'enfant près de naître nous offre déjà l'exemple et le modèle. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. ELOI

Allocution à des agriculteurs

LA PARABOLE DU SEMEUR

Chers Messieurs,

Vous connaissez tous, ne fût-ce que pour l'avoir lue et peut-être apprise aux jours où vous fréquentiez le catéchisme, la parabole évangélique du semeur. Permettez-moi de vous la rappeler sommairement, avant de la commenter.

Un homme s'en alla un matin pour semer du froment dans son champ. Selon que le grain tomba sur le grand chemin, sur un terrain pierreux, au milieu d'épines, ou sur le sol bien préparé, il fut mangé par les oiseaux, ou il fut étouffé, ou il produisit.

Cette allégorie a deux sens : l'un littéral, qui vient naturellement à l'esprit et que suggèrent les mots eux-mêmes ; l'autre spirituel, que l'on applique à l'ordre moral et religieux. Parlons de la parabole comprise dans l'un et dans l'autre.

I

On sent par cette image combien Jésus aimait la nature. C'est souvent qu'il lui emprunte ses comparaisons : oiseaux du ciel, passereaux, lis de la vallée, arbres fruitiers, figuier, champ, vignes, moissons et le reste. Elle est si belle, la terre, j'entends celle que vous labourez et que vous ensemencez ! Belle à l'automne, quand elle est toute nue et que la herse, véritable peigne de fer, lui a donné sa suprême parure pour la nuit hivernale...

Belle en hiver, quand la neige l'enveloppe de son hermine, les brouillards de leur ouate et la pluie de sa mélancolie. Alors, elle dort... elle se repose.

Mais voici que sourit avril ; la dormeuse se réveille, et un immense tapis de petites plantes vertes et frileuses s'étale partout...

Puis ce sont les longs jours : le soleil semble allumer tous ses feux ; sous ses ardeurs brûlantes les épis se sont formés et ont blondi. Hommes, bêtes, machines, tout s'ébranle pour la moisson ; les murs des granges paraissent se dilater, avides de recevoir les gerbes dorées.

O mon Dieu, j'admire à genoux vos bontés et vos magnificences. Mais qui coopère à l'œuvre divine pour rendre la terre si belle ? C'est l'agricul-

teur. Qu'on ne vienne donc pas dire que l'agriculture est un métier terre à terre. C'est un art, Messieurs, et le vrai cultivateur est un artiste qui s'ignore, un artiste qui façonne sa terre avec soin.

La terre n'est pas seulement belle ; elle est aussi un trésor inépuisable. Mais qui la rend féconde ? L'agriculteur, par ses efforts continus et ses connaissances multiples : chimie, physique, météorologie, économie domestique, mécanique, botanique, et le reste.

Mais pour aider à sa fécondité, il faut au cultivateur autant de force morale que de sollicitude. La science agricole, comme toutes les autres sciences, est susceptible de progrès ; elle est appelée à profiter, elle aussi, de l'expérience, des perfectionnements de tous genres, de certaines découvertes. Elle demande donc l'étude, la diversité des applications pratiques selon la nature des terrains à cultiver, selon le climat.

Le cultivateur est aussi un tenace qui ne se laisse pas rebuter par les difficultés, par les insuccès, qu'ils tiennent à l'atmosphère, ou aux maladies, ou aux insectes nuisibles, ou aux parasites. Il ne faut souvent pas moins de persévérance dans l'effort au cultivateur sur le champ de labour ou de labeur, qu'au soldat sur le champ de bataille pour remporter la victoire. Et si j'ajoutais que souvent la ténacité militaire procède de la ténacité rurale ! Qui tire bien la charrue peut bien manier une épée. Qui cultive le sol avec amour sait le défendre avec courage. Qui moissonne les céréales est capable de moissonner des lauriers. De fait, qui a gagné la dernière guerre ? Qui a fourni le plus fort contingent de nos armées, des blessés et des morts ?

En résumé, l'agriculteur est un artiste, un savant, un courageux. Est-ce pour ce motif que Dieu voulut se comparer à lui ? Oui, Messieurs, Dieu a daigné se comparer à vous. Cherchant un jour quel titre il pourrait bien prendre, il choisit celui d'agriculteur. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous le dit : « Mon Père est agriculteur. »

Je ne sais pas de plus bel éloge de votre profession. Comme vous devez la tenir en haute estime ! Comme vous avez le droit de vous en honorer ! Mais noblesse oblige. Et j'arrive ainsi au sens spirituel de la parabole du semeur.

II

Il est, Messieurs, d'autres semeurs que ceux qui sèment le blé. La parole de Dieu est une semence aussi, a dit Jésus-Christ, et les semeurs sont ses ministres. Que sèment-ils ? Voici les principales semences qu'ils ont mission de répandre à profusion dans le champ immense des âmes.

Il faut adorer Dieu, l'aimer, le servir, bénir son nom et sanctifier son jour. Il faut respecter les droits du prochain, sa vie, son honneur, ses biens. Il faut prier chaque matin et chaque soir, travailler six jours seulement sur les sept de la semaine ; il faut se reposer le dimanche et pourvoir ce jour-là au soin de son âme ; il faut, au moins une fois chaque année, chercher le pardon de ses péchés et se réconforter à la source de vie chrétienne, l'Eucharistie.

Et quand les semeurs divins jettent cette semence à profusion, où tombe-t-elle ? Sur le bord du chemin, sur un terrain pierreux, parmi les épines ? Aujourd'hui, j'espère n'avoir en vous devant moi que de bonnes terres, c'est-à-dire des âmes qui écoutent volontiers la parole de Dieu et qui ont au moins le désir d'y conformer leur vie.

Du programme que je viens de vous rappeler, permettez-moi d'insister sur deux points : la prière quotidienne et la sanctification du dimanche.

La prière quotidienne : « Notre Père qui êtes aux cieux... » Qu'elle est suave, cette prière ! qu'elle est humaine ! qu'elle est divine ! Ce n'est pas la prière du riche et du patron, ni celle du pauvre et de l'ouvrier, ni celle de l'enfant ou du vieillard. C'est la prière de l'homme quel qu'il soit, c'est la prière de tous ; mais c'est surtout la prière de l'agriculteur. Que fait-il, en effet, autre chose que de mettre en action la demande : « Donnez-nous notre pain quotidien » ? C'est pourquoi, Messieurs, je demande qu'aucun de vous ne laisse le soleil se lever et se coucher sur sa ferme, sans dire à Celui qui vous le donne pour faire germer vos semences, dorer vos moissons et mûrir vos fruits : « Notre Père, qui êtes aux cieux. »

La sanctification du dimanche. Permettez-moi d'évoquer ici un souvenir tout personnel et vieux de soixante ans : un dimanche d'été, dans presque toutes les fermes d'alors.

Trois tableaux. — Premier tableau : à la ferme. Sous le hangar, les voitures sont rangées, les brancards en l'air : c'est leur manière de se reposer. Armé d'un long balai, un homme nettoie la cour ; d'autres soignent les bêtes : bœufs et chevaux auront le loisir de s'étendre tout un jour sur de la paille fraîche. Le travail fini, on déjeûne à la hâte d'une miche de pain et d'un morceau de lard froid, et tout le monde s'en va.

Deuxième tableau : à l'église, pour la messe. Au banc d'œuvre, quatre cultivateurs du village : ce sont les conseillers paroissiaux (on les appelait alors les marguilliers). Au lutrin, encadrant l'instituteur qui dirige les chants, deux tâcherons remplissent les fonctions de chantre. Dans les bancs du chœur, presque tous les hommes (les mécréants sont rares) ; dans ceux de la nef, toutes les femmes et toutes les jeunes filles. L'assemblée presque entière prend part aux chants. Ce n'est pas toujours d'une harmonie parfaite. Peu importe, tout le monde est heureux et le bon Dieu est content.

Troisième tableau : sur la place publique, de trois à sept heures, à la belle saison. Les hommes jouent, les plus jeunes au ballon, les moins jeunes au bouchon, avec des pièces de vingt sous, de vraies celles-ci, toutes blanches. Les jeunes gens

dansent sous les yeux des mamans qui cherchent, les unes un futur gendre, les autres une future bru. Les petits garçons jouent aux billes ou à la balle, les petites filles, avec de longues nattes dans le dos — c'eût été un crime alors d'enlever ce charme aux fillettes — font des rondes enfantines ou sautent à la corde. Et tout cela sous le regard du bon curé, vieillard aux cheveux blancs qui avait baptisé, catéchisé, communié, marié les neuf dixièmes de la paroisse.

En ce temps-là, on n'avait ni autos ni T. S. F. ni cinéma ; cependant on s'amusait beaucoup, la gaieté n'avait pas de ces exubérances, de ces éclats de voix bruyants qu'elle affecte de nos jours. Je n'ai jamais entendu dire qu'on s'ennuyât le dimanche à la campagne. On y chantait, on y riait, on s'y divertissait beaucoup ; tous les dimanches étaient vraiment des jours de liesse.

Tout était simple, cordial et dans la juste mesure, parce que tous ou à peu près étaient chrétiens. C'était au temps où la masse des Français croyaient en Dieu et s'aimaient entre eux. Le service, le respect de Dieu faisaient l'unité entre les hommes.

Hélas ! aujourd'hui ces mœurs patriarcales s'en sont allées avec les pratiques chrétiennes. Tant pis pour tous ! Tant pis pour la France !

Qui prend à Dieu le jour qu'il s'est réservé ne sera pas béni de Dieu. Qui ne connaît plus les droits de Dieu en arrivera à violer ceux de ses semblables et verra les siens méconnus.

Vous, chers Messieurs, qui ne voyez pas sans tristesse l'irréligion, l'athéisme gagner les masses, avec toutes les suites qu'il engendre, oh ! restez fidèles au Dieu de vos ancêtres, au Dieu de votre Première Communion ; redevenez-le, si vous aviez cessé de l'être ; sauvegardez le règne de Dieu à vos foyers ; cultivez votre âme avec la sollicitude qu'elle mérite, et par votre vie chrétienne faites-lui rendre cent pour un, afin qu'elle reçoive au ciel une abondante moisson de gloire. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LV

HÉRODE LE GRAND

Que l'on veuille bien ne pas s'étonner si nous donnons le qualificatif de « Grand » au triste personnage dont nous allons résumer la vie. Les païens n'avaient pas la même conception que nous de la grandeur et, de plus, la bassesse de leurs flatteries envers leurs princes était sans bornes. Mais, comme il se rencontre plusieurs Hérode dans les récits évangéliques, il importe de préciser celui dont nous voulons parler, en lui conservant, sous toutes réserves, l'épithète que lui conféra l'histoire.

I

Celui qui devait tyranniser si cruellement la Palestine n'était même pas de race hébraïque. Il était Iduméen et son père, Antipater, s'était installé, dans les environs de Jaffa, dans la petite ville d'Ascala qui subsiste encore et que les Arabes ont baptisé du nom de Djanlah.

Antipater était un homme de condition vulgaire, mais doué du génie de l'ambition et de l'intrigue. Ce païen étranger sut s'insinuer dans les bonnes grâces de deux princes israélites, deux frères, Aristobule et Hircan. Il ne profita de leurs faveurs que pour les exciter à une haine mutuelle et les pousser à se déclarer la guerre. Il pensait bien, en effet, qu'il y aurait de riches proies à conquérir dans les troubles qu'il fomentait. De fait, les menées d'Antipater aboutirent à leur terme funeste. Hircan, appuyé par le roi des Arabes, Arétas, vint assiéger son frère dans Jérusalem.

Cependant, des troupes romaines, conduites par Emilius Scaurus, viennent d'arriver à Damas. Prendront-elles parti dans la querelle et, alors, qui vont-elles soutenir ? De tous côtés on parlemente, les émissaires circulent et naturellement, l'or coule à flots. Plus généreux ou plus adroit, Aristobule s'assure le concours des Romains au grand désespoir d'Antipater, qui voit ses projets anéantis dès que son ami Hircan est contraint par les légions de lever le siège de la Ville sainte.

Mais la fortune des armes est changeante, surtout quand elle est desservie par les complots de la politique. Pêcheurs en eau trouble aussi bien qu'Antipater, les Romains modifiaient leur attitude au jour le jour, non pas suivant les règles du droit public et de la morale, mais suivant leur intérêt personnel. Ceci explique comment Pompée, prenant une position opposée à celle de son lieutenant Scaurus, jugea opportun de soutenir Hircan et de prendre Jérusalem, afin de rendre toute la Judée tributaire de l'Empire. On reconnaît bien là cet esprit de conquête qui prévalait aux bords du Tibre, sur l'esprit de justice.

Mais tout cela se compliquait d'un certain esprit de finesse. Bien servi dans ses desseins par Hircan et Antipater, Pompée n'eut garde de dédaigner ses anciens complices, qui pouvaient lui être encore utiles. Le prince juif reçut, après Pharsale, le titre quelque peu dérisoire de souverain pontife ; et quant à Antipater, il obtint la position plus lucrative et plus solide de gouverneur de la Judée. Il s'empressa, et c'était naturel, de faire participer sa famille à ses grandeurs nouvelles. Par ses soins, son fils Hérode, qui était encore tout jeune homme, fut nommé président de la Galilée, en attendant de succéder plus tard à son père.

Mais une difficulté surgit : les Juifs, très susceptibles sur la question religieuse, ne voulaient à aucun prix se laisser conduire par un païen, et Hérode était né dans le paganisme, qu'il pratiquait d'ailleurs, sans doute, encore. Le nouveau président ne s'embarrassa pas de scrupules : puisque cela servait son ambition, il s'empressa de se faire inscrire comme prosélyte, c'est-à-dire comme adepte étranger à la loi de Moïse. Tout s'arrangea alors et Hérode put se féliciter, puisque,

grâce à l'astuce de son père, il était sorti des rangs de la foule et avait conquis richesse et pouvoir.

II

Tout, cependant, n'est pas rose dans l'exercice de l'autorité. Le jeune président de Galilée possédait déjà en germe les défauts qui, en se développant plus tard, devaient lui assurer une réputation détestable. Ses sujets ne tardèrent pas beaucoup à s'en apercevoir ; ils murmurèrent tout bas d'abord, puis s'enhardirent jusqu'à porter leurs plaintes à Sextus César, alors gouverneur de Syrie.

Mais Hérode était trop utile aux Romains pour que leur protection toute-puissante cessât de s'étendre sur lui. C'était grâce à lui, en effet, qu'ils avaient pu prendre pied dans la Palestine, qu'ils comptaient bien ne jamais plus abandonner.

D'autre part, Hérode se croyait simplement l'obligé de Pompée. En fait, il était surtout l'instrument inconscient et aveugle de la Providence pour la réalisation des Prophéties. Il était écrit dans les Saints Livres que le Messie devait apparaître lorsque le sceptre sortirait de la maison de David. Ce fut Hérode qui réalisa cet oracle et authentifia ainsi la mission du Sauveur. Mais pour cela, il ne suffisait pas qu'il ait passé quelques jours éphémères à la tête du gouvernement, il fallait qu'il fût réellement roi, et de façon stable.

Le Dieu qui mène les hommes se chargea d'y pourvoir. Non seulement les plaintes des sujets opprimés furent rejetées dédaigneusement, mais Hérode reçut des faveurs nouvelles. Il avait déjà consolidé sa situation politique en épousant Mariamne, fille de cet Hircan dont il s'était tant servi déjà, et que, plus tard, il devait faire mettre à mort. Lorsqu'Antoine accomplit son triomphal et scandaleux voyage en Judée, aux côtés de Cléopâtre, Hérode profita de l'occasion pour obtenir de nouvelles grâces. On le nomma d'abord tétrarque. Puis il fut autorisé à accompagner le cortège officiel qui retournait à Rome et à se rendre solennellement au Capitole, entouré par César, Antoine, et les consuls, afin d'y déposer officiellement le décret de sa promotion.

Si habile qu'il fût, il eut la maladresse de s'attarder un peu trop dans les délices de la capitale. Heureux de son départ, ses peuples s'étaient empressés de mettre à profit son absence. Un neveu d'Hircan, nommé Antigone, avait pris les rênes, si fermement qu'Hérode fut contraint de mettre le siège devant Jérusalem, dont on lui refusait l'entrée. Victorieux, il se vengea par des cruautés sanglantes : Antigone fut mis en croix, et cinquante de ses amis, choisis parmi la plus haute noblesse d'Israël, furent également égorgés.

Hérode était donc, en réalité, le chef absolu de la région. Mais il aspirait à mieux encore. Il tenait à ce que son pouvoir fût consacré par l'autorité religieuse, dont l'influence était sans égale. Cet étranger aux trois quarts païen eut l'audace de convoquer le Sanhédrin et de lui demander de le reconnaître comme prince légitime. Après un instant de stupeur, les Sanhédrites, qui représentaient la tradition et la doctrine de Jéhovah, lui opposèrent le texte de la Bible : « Tu ne mettras pas au-dessus de toi un prince étranger. » Ils ne faisaient que leur devoir ; mais, en certaines circonstances, le devoir devient héroïque, et c'était bien le cas alors, car les interprètes de la Loi ne pouvaient se faire aucune illusion sur le sort funeste qu'attirerait sur eux leur résistance. Les choses se passèrent ainsi qu'ils l'avaient prévu : tous furent condamnés et exécutés, sauf un certain Samnée, qui, lâchement, s'était rallié à l'usurpateur.

Hérode, cependant, ne voulait pas se contenter d'un demi-triomphe. Il comprit que le meilleur moyen de stabiliser son autorité, jusque-là si incertaine, était de déraciner dans l'esprit des Juifs les traditions et les coutumes qui étaient la principale sauvegarde de cette nationalité à laquelle ils tenaient si farouchement. Il s'appliqua donc à faire de Jérusalem une réduction de Rome. Il fit donc bâtir auprès de son palais des arènes et des théâtres ; il introduisit dans la Judée ces jeux du paganisme et les combats de gladiateurs. La même tentative fut renouvelée par ses soins, d'abord à Jéricho, puis à Samarie, où il va dédier un temple à Auguste, et à Césarée, où des autels furent érigés en l'honneur de Rome et de César. Personnellement, il donna l'exemple de l'immoralité la plus cynique, en s'offrant un harem de neuf femmes.

Comme les Israélites s'indignaient de tant d'outrages aux principes de leur nation et à leur foi, il résolut de les réduire par la force. On se lasserait à établir la liste complète des massacres ordonnés par lui. La vie humaine ne comptait nullement à ses yeux : pour la moindre imprudence ou sur le moindre soupçon, il envoyait au trépas ses serviteurs et ses amis, tels son confident Sosthène, dont la complicité lui avait pourtant été précieuse, et les descendants des Asmonéens, dont la popularité lui portait ombrage.

Il ne s'arrêta pas dans cette voie. Ses cruautés dépeuplèrent sa famille elle-même, puisqu'il livra successivement au bourreau sa femme, sa belle-mère, les deux enfants qu'il avait eus de son mariage avec Mariamne, puis un autre fils, Antipater, issu d'une nouvelle union. Dans ses *Antiquités judaïques*, l'historien Josèphe rapporte qu'Auguste, au récit de tant d'atrocités, eut ce mot d'esprit, intraduisible du grec en français : « J'aimerais mieux être le porc d'Hérode que son fils. »

III

L'ambition a ceci de caractéristique qu'elle n'est jamais satisfaite. Dès qu'un échelon est gravi, celui dont l'âme est despotique se prend à rêver du degré supérieur. Hérode ne faillit pas à cette règle. Il était roi : il songea à se faire dieu.

Peut-être était-il influencé par les exemples du sénat romain qui commençait à voter des apothéoses.

Pour atteindre ce nouveau but, il agit progressivement. D'abord il se fit remettre les insignes du pontificat suprême, sous prétexte d'en assurer la garde, ce qui obligeait les ministres sacrés à venir les demander chaque fois qu'ils étaient nécessaires et créait un premier stade vers l'asservissement du pouvoir religieux. Puis il fit mourir les deux souverains pontifes et les remplaça par un inconnu, qu'il fit venir de Babylone et qu'il tenait sous son absolue dépendance. Enfin il résolut de se faire passer pour le Messie, dont tout le monde attendait l'avènement proche, puisque les événements qui, selon la Bible, devaient permettre de le reconnaître étaient évidemment accomplis.

Une telle prétention peut paraître invraisemblable. Elle n'en est pas moins exacte. Pour lui assurer quelque vraisemblance, Hérode se mit à reconstruire le Temple, afin de réaliser matériellement le texte prophétique qu'il comprenait mal, d'ailleurs, et qui parlait de l'édification par le Christ d'un sanctuaire nouveau, mais mystique, c'est-à-dire l'Eglise.

Il faut lui rendre cette justice qu'il ne ménagea pas les dépenses. Les marbres les plus précieux, les bois de cèdre revêtus de lames d'or, la pourpre de Tyr et les étoffes les plus rares furent employés à profusion. Mais comme le sens religieux n'entrait pour rien dans cette entreprise, Hérode commit cette erreur formidable de faire placer au fronton du monument un aigle d'or, qui symbolisait la suprématie de l'Empire. Devant ce sacrilège public, l'indignation générale éclata. Deux rabbins, chefs des écoles sacrées, Mathias et Judas, ordonnèrent à leurs disciples d'arracher l'insigne abhorré et furent pour cela brûlés vifs, tandis que trois mille de leurs partisans étaient immolés.

Sur ces entrefaites, les Mages vinrent à Jérusalem. On devine la colère et l'anxiété du prince, à la nouvelle que se dressait devant lui un compétiteur à la divinité. Mais nous aurons à revenir sur cet événement, qui amena l'immolation des innocents de Bethléem.

Le tyran vieillissait, néanmoins, et ses jours étaient désormais comptés. Depuis longtemps ses orgies continuelles avaient profondément ravagé son organisme. Une irritation purulente, des excoriations et des ulcères trahissaient la décomposition du sang. En vain Hérode essaya-t-il de se faire soigner aux bains fameux de Callirhoé. Quand il revint à Jéricho, le mal était irrémédiable.

Une dernière rage saisit le despote à la pensée qu'il allait être contraint d'abandonner une vie dont il avait abusé de toutes façons. Il essaya de détruire encore tout ce qui pouvait se réjouir de son trépas et rassembla, sous un prétexte quelconque, les principaux chefs du pays auprès de lui et les fit enfermer à l'hippodrome. Son ordre était de les mettre à mort dès que son décès serait connu.

Après une vaine tentative de suicide, il succomba à ses douleurs, délivrant ainsi la terre qu'il avait trop longtemps souillée. Son corps fut enseveli à Herodiam, dans le somptueux mausolée que, suivant l'usage, il s'était fait édifier de son vivant et dont on peut contempler les ruines au sommet d'une colline qui a reçu, au temps des Croisades, le nom de « Montagne des Francs. »

LVI

LES BERGERS DE BETHLÉEM

Quand les temps furent révolus où devait naître le Messie, Marie, réfugiée dans une écurie à demi abandonnée, déposa sur la paille d'une crèche le petit Enfant dont la divinité allait libérer l'univers. Il plaisait à la sagesse de Dieu que cet événement ne passât point inaperçu et fût même constaté sur l'heure.

I

Or, aux alentours de Bethléem, de nombreux troupeaux de moutons étaient répandus dans la campagne, et comme les nuits d'Orient sont douces, même en hiver, ils ne rentraient pas chaque soir dans leurs bergeries, mais dormaient en plein air sous la garde de leurs pasteurs.

Cet usage n'est pas absolument perdu : dans certaines régions de France, notamment dans les Cévennes, la Margeride et l'Aubrac, il se perpétue encore tant que les neiges ne viennent pas s'y opposer. Les Alpes et les Alpilles de Provence continuent aussi la vieille coutume. Remarquons que tous les bergers ne veillent pas ensemble durant toute la nuit. Ils se relaient. Et c'est ce que faisaient déjà leurs lointains prédécesseurs de Bethléem, qui, roulés paisiblement dans leurs manteaux de laine, dormaient auprès des feux de bivouac, tandis qu'à tour de rôle l'un d'eux montait la garde autour des brebis.

La différence à peu près unique entre ces époques et la nôtre, c'est que, de peur des bandits, le guetteur se réfugiait dans une petite tour en pierres sèches, qui le mettait à l'abri, tout en lui permettant de mieux inspecter l'horizon. Des tours semblables sont encore debout, non seulement en Palestine, mais jusque sur les côtes de l'Italie, où le Moyen Age les a souvent utilisées pour permettre de signaler l'approche des vaisseaux pirates, arabes ou normands.

Donc, par une nuit d'hiver, un gardien se tenait en sentinelle, aux environs de Bethléem, lorsque soudain les ténèbres s'illuminèrent. Un ange éclatant de splendeur apparut et proclama : « Je vous annonce une grande joie : dans la cité de David, un Sauveur vous est né, qui est le Christ. » Et aussitôt, dans un redoublement de clartés, une

multitude d'autres anges descendirent du firmament pour chanter sur le monde le dogme radieux des temps nouveaux : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Ainsi tirés de leur repos, les bergers parsemés sur la plaine se réunirent et se concertèrent. Il était donc arrivé, l'instant depuis si longtemps attendu qui brisait les chaînes des hommes et inaugurait le règne de la charité ! Il fallait se précipiter au-devant de l'Envoyé du ciel.

Mais où le trouver, ce Messie après lequel chacun soupirait depuis si longtemps ?

Une sorte d'instinct surnaturel guide les âmes simples et droites. En hâte, les pasteurs se mirent en route, emportant avec eux quelques humbles présents. Ils arrivèrent jusqu'à une grotte qui semblait entourée d'auréoles. Et là ils trouvèrent Marie et Joseph, empressés autour de l'Enfant en qui ils adoraient le Roi des cieux.

Timidement, gauchement peut-être, ces déshérités se prosternèrent devant Celui qui, plus pauvre qu'eux-mêmes, leur apportait pourtant la libération et l'espérance. Ils prièrent avec une ferveur émue ; ils firent agréer ces modestes cadeaux qui symbolisaient toute la générosité de leur âme. Puis, comme les heures passaient, que l'aurore commençait à poindre et que les obligations de leur état les rappelaient à leur tâche quotidienne, ils durent s'en retourner vers le bercail, remplis d'une surhumaine allégresse.

Mais le prodige dont ils avaient été témoins ne devait pas rester secret. C'est par les récits de ces braves gens que commença à se répandre le bruit que le Rédempteur était né, qu'il était né dans le village même où l'un de ses aïeux, David, avait commencé par être pâtre et que l'ère de l'espérance suprême commençait sous les bénédictions de Jéhovah.

II

S. Luc n'est pas prodigue de détails en ce qui concerne la visite des bergers à Notre-Seigneur. Il raconte le fait en quelques mots, suivant d'ailleurs l'habituelle méthode des Evangiles qui ne sont pas une histoire complète de la vie du Maître, mais un exposé de sa doctrine, étayé sur des faits qui permettent d'établir la chronologie et de prouver la véracité des enseignements divins à l'aide d'événements prodigieux.

Mais la curiosité pieuse des fidèles s'est, dès l'abord, acharnée autour des pasteurs de Bethléem, dont la démarche avait frappé les imaginations par son allure si poétique. On a voulu savoir qui ils étaient, d'où ils venaient et ce que plus tard ils étaient devenus. Et l'on a bâti sur ce thème un certain nombre d'hypothèses, dont il faut bien rapporter quelques-unes.

En premier lieu, combien se rendirent à la grotte ? Sans pouvoir l'affirmer d'une façon certaine, quelques commentateurs indiquent le chiffre de trois. Fort ingénieusement, ils signalent des analogies symboliques : chacun des pasteurs aurait représenté une des trois races issues de Noé. Puis ils recourent à ce parallélisme, très goûté des anciens, mais assez démodé de nos jours, en voulant que le nombre des bergers soit égal à celui des Mages qui vinrent, peu de temps après, adorer l'Enfant dans sa crèche.

A l'appui de leurs dires, ils citent des textes anciens, comme la Chronique de Lucius Dexter, ou des documents antiques : bas-reliefs de sarcophages, pierres gravées des Catacombes, et leur raisonnement paraît si vraisemblable que le pape Benoît XIV se range nettement à leur opinion : « Id satis esse videtur ut tres tantum, neque plures, fuisse tuto affirmemus, » dit-il dans son traité *De Festis* [1].

Benoît XIV ne saurait être tenu pour un naïf. C'était au contraire un savant de haute valeur et, sans être un hypercritique, il vivait à une époque de grande culture. Il convient toutefois d'indiquer que son avis est simplement personnel et n'engage pas la responsabilité de l'Eglise, car le Souverain Pontife l'émet à titre privé et non comme Docteur universel.

Venons-en à la question de l'origine des bergers. Ici les suppositions deviennent plus consistantes. Il est très probable, en effet, que les premiers adorateurs du Messie appartenaient à la race juive. Pour qui sait combien l'Orient est immuable, combien, au moins, il l'était à l'époque dont nous parlons, il n'y a rien d'étonnant à admettre que les familles se perpétuaient sur les lieux où elles avaient pris racine. Chaque homme vivait là où avait vécu son père ; et ses enfants continuaient après lui à conserver le même domicile avec les mêmes traditions.

Peut-être, donc, les pasteurs bethléémites descendaient-ils de ceux qui, jadis, avaient été les compagnons de David ? C'est possible, sans être démontré. Il semblerait normal, toutefois, qu'ils aient été au moins des enfants d'Israël, car le Seigneur, qui devait recevoir bientôt les hommages de la gentilité, avait dû désirer d'abord recevoir les prières du peuple élu auquel il avait voulu appartenir lui-même.

Quant au sort qui leur échut après la nuit d'extase, les renseignements sont peu nombreux. Les Eglises des divers rites orientaux célèbrent, dans leurs différentes liturgies, la fête des « trois saints bergers », et ce culte remonte à une époque très reculée, puisqu'il est établi que sainte Hélène, mère de Constantin, fit élever une superbe église, aujourd'hui ruinée, sur l'emplacement de la tour d'Ader, en l'honneur des anges et des trois pasteurs [2]. Les corps de ceux-ci y auraient reposé jusque vers le IXe siècle, dans la crypte, seul vestige qui subsiste du monument, et que les pèlerins visitent avec vénération.

Mais quand les musulmans s'emparèrent de la Terre Sainte, les reliques des saints bergers dis-

[1] *De fest. dlei Nat.*, p. 412 de l'édition in-quarto.
[2] Beda, *De locis sanctis*, ch. VIII.